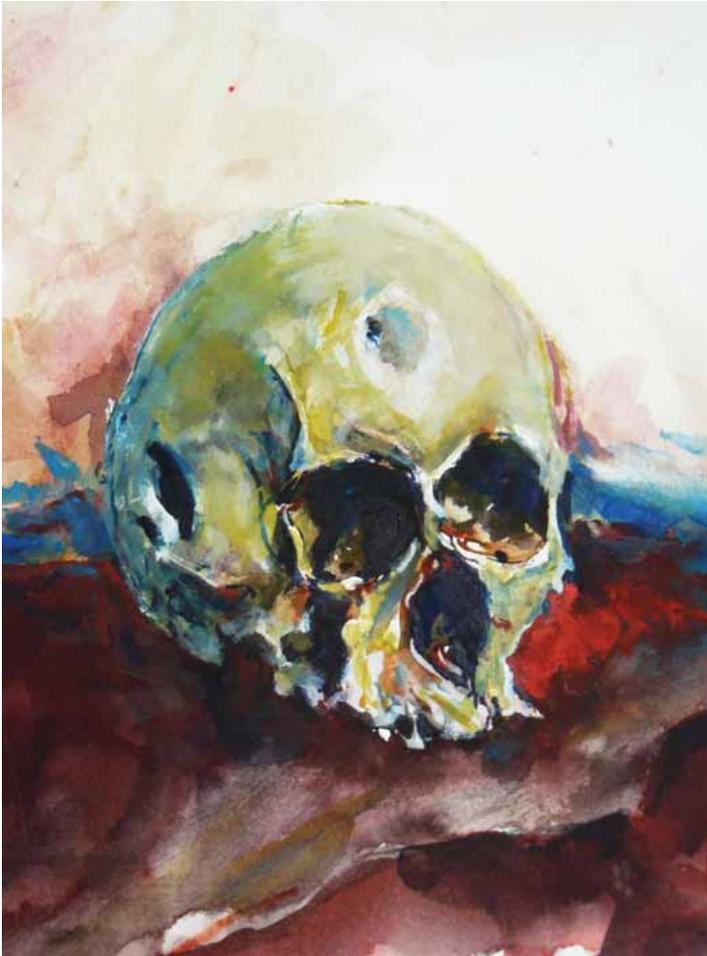


45 : POURQUOI DES TOMBES



*Crâne précolombien ramassé dans
des éboulis (Cordillère des Andes)*

Au fur et à mesure que les anthropoïdes progressaient vers l'homínisation, et que leur conscience émergeait, chacun d'entre eux se sentait davantage exister par lui-même. Au début ils ne faisaient que réagir à l'environnement, avec leurs instincts formés par l'expérience journalière. Vint le moment où leurs sensations visuelles, tactiles et autres, commencèrent à se doubler d'une certaine conscience de ce qui se passait, d'une certaine distanciation d'avec le réel. Alors, entre leur sensation et leur réaction, finit par s'insérer une certaine activité de l'esprit : ils devinrent alors capable de faire des choix et d'en évaluer les conséquences. Ils se sentirent plus autonomes, donc plus responsables, avec un sentiment accru d'exister. Ce qu'ils percevaient, ils tentèrent ensuite de l'exprimer, d'abord par gestes et en émettant des sons variés : ce qui leur permis d'agir plus efficacement en groupe.

Ils ne se coupèrent pas pour autant de leurs liens tribaux, indispensables à leur survie. En même temps, poussés par la nécessité de la chasse et de la cueillette, par leur curiosité, ou par leurs instincts de conquête, ces hommes s'aventureraient chaque jour plus loin, au delà de leurs territoires habituels, élargissant aussi leurs ambitions et leurs rêves.

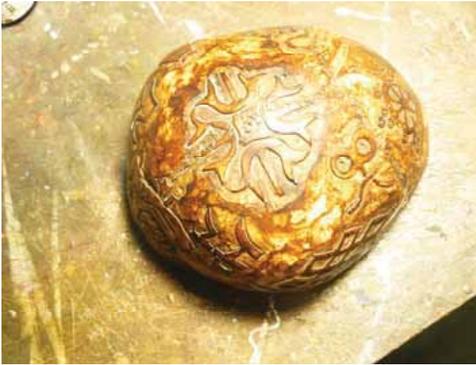
Entraînés par leurs sorciers et leurs chefs, il leur arrivait de lever les yeux vers les étoiles et d'explorer le fond des caves ; ils espéraient ainsi faire de nouvelles découvertes, peut-être même entrer en relation avec le monde des esprits ; en même temps ils offraient à ces derniers des sacrifices pour se les concilier et conjurer leurs peurs.

Leurs interrogations et leurs angoisses se faisaient plus pressantes quand la mort approchait. Les hommes, depuis qu'ils avaient acquis la conscience d'exister, avaient développé l'espoir de se perpétuer au delà de leur passage sur terre.

Ils s'accrochèrent d'abord à leurs traditions et à leurs rites, témoins du passé de leurs tribus et garants de son avenir. Ils s'inséraient ainsi dans une histoire qu'ils aidaient à construire et dont ils faisaient désormais partie. Cela accroissait leur espoir de laisser un souvenir, une trace de leur passage dans leur tribu, qui, après eux, poursuivrait son destin et donc le leur.

Un jour arrivait la fin. Leurs proches s'assemblaient autour

du compagnon qui allait les quitter. Leur visage reflétait l'impuissance, l'incompréhension, la tristesse et la peur. Après un dernier soupir et un dernier regard, le visage du mourant se figeait, gardant encore quelques heures son aspect et ses traits familiers. Il était encore là, et il n'y était plus. Il venait de passer dans le monde des esprits. Alors pourrait-il peut-être devenir un précieux intermédiaire entre ceux qui restaient et ceux déjà partis.



*Crâne gravé d'un moine
tibétain (Lhassa)*

La dépouille devenait alors l'objet de tous leurs soins ; on apportait des cadeaux, on invoquait son aide. Chacun savait qu'il serait un jour traité de même, et qu'il rejoindrait ses anciens au sein de la terre sur laquelle il avait vécu.

C'est ainsi que depuis peut-être cent mille ans, nos ancêtres se mirent à enterrer leurs morts, parfois même avec des fleurs, et à essayer

de les préserver. Peut-être espéraient-ils que, grâce à leurs soins, une fois plongé dans l'obscurité et le silence des tombes, ils pourraient plus facilement se détacher de leurs dépouilles, pour émigrer là où il fallait.

Les modalités funéraires devinrent des plus diverses, fonction du rôle qu'avait joué le disparu et aussi de l'image que se faisait chaque tribu des rapports des êtres humains avec le monde d'après.

Les funérailles étaient donc des moments privilégiés, et les tombes des lieux sacrés, des lieux de prière, des lieux de rassemblement, des lieux où la notion de l'au-delà se faisait plus palpable : ces cérémonies étaient aussi l'occasion de resserrer les liens du groupe qui devait continuer à vivre.

C'est ainsi que le sol que nous foulons recèle des millions d'ossements et de linceaux, témoignages de ceux qui nous ont précédé et auxquels s'ajoutent inlassablement, au fil des ans, les corps de nos proches et de nos amis.

Ces rassemblements funéraires auraient eu peu de sens s'ils s'étaient réduits à des actes de courtoisie, à des hommages aux membres survivants de la famille.

Ils constituaient, en vérité, un fort rappel des liens entre les êtres humains qui s'étaient succédés, sans relâche, d'une génération à l'autre. Ces rites mortuaires, qui s'étaient développés avec l'avènement de la conscience, correspondaient peut-être même à un début d'inquiétudes spirituelles ; cela suffisait à justifier le respect dû à chacun, cela pouvait être la prescience d'une surréalité susceptible de les unir davantage tout en les dépassant.

Avant d'en venir aux tombeaux qui marquent une sorte de conclusion aux vies terrestres, inclinons nous aussi devant ceux, si nombreux, qui n'ont pas eu la chance de bénéficier à leur mort des signes de respect auxquels ils auraient pu s'attendre : ceci, souvent, du fait de la brutalité ou de l'indifférence.

Les pogroms, les luttes meurtrières pour le pouvoir, les conflits religieux, les génocides qui souvent en ont été la conséquence, les charniers hâtivement remplis, ne sont pas que des crimes, ce sont des sacrilèges. Ce sont des refus d'admettre que tous les hommes sont frères de sang, en raison de leur nature unique, de leur évolution hors normes, et de leur transcendance à la matière inerte. Ces actions inexcusables correspondent à une régression vers l'état animal. C'est le reniement du chemin parcouru par nos ancêtres, qui a fait de nous ce que nous sommes.

Pourtant même certaines familles animales sont parvenues à la frange du monde des sentiments, voire de certains comportements éthiques.

C'est ainsi par exemple que les éléphants vivent en familles stables, s'entraident, respectent des hiérarchies, suivent la femelle qui est leur chef, élèvent et protègent leurs enfants. Ils vont même jusqu'à soutenir leurs compagnons affaiblis à l'approche de la mort. Ils les entourent pour tenter de les soutenir jusqu'aux recoins secrets, où, le jour venu, les mourants vont se coucher aux côtés de leurs prédécesseurs. Certaines sociétés humaines dévoyées ont parfois montré qu'elles n'en étaient mêmes plus là.

En conclusion, les tombes isolées devant lesquelles il m'est arrivé de passer, devant lesquelles j'ai parfois marqué un temps d'arrêt, ne sont qu'une des marques de solidarité, de respect mutuel, et de l'espoir de survie des hommes.



Mauvais esprits (évoqueries précolombiennes)



*Souvenir d'un sourire ambigu
(plaque de céramique)*